Le Monde libertaire - n°103
juillet 1964
Fédération anarchiste

MARCHER AVEC SON TEMPS...

La journée que notre récent Congrès a consacrée à la pensée anarchiste et à la confrontation de cette pensée avec l'évolution des sciences, des techniques et, par conséquent, avec le comportement de l'homme issu de cette évolution a été extrêmement riche en suggestions de toutes sortes. Et chacun des congressistes a ressenti l'impérieuse nécessité qui s'imposait à l'anarchie et qui consiste à installer dans ce courant prodigieux d'évolution un homme maintenu *«intact»* et resté maître de la machinerie affolante qu'il a créée.

Mais pour accomplir cette tâche historique, il est bon de bien *«digérer»* notre temps et on ne le fera que si on le débarrasse des scories léguées par des *«slogans»*, des *«habitudes»* et des *«mythes»* qui ne correspondent plus aux réalités.

CE QUI SE CONTINUE: L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME

Mais tout d'abord, il faut mettre en garde ceux d'entre nous qui confondraient les révolutions techniques, scientifiques et économiques auxquelles nous assistons avec la révolution sociale que nous préconisons. La révolution qui peut avoir l'économie pour levier ne trouve sa forme la plus achevée que lorsqu'elle aboutit à sa finalité humaine, la transformation des rapports, du comportement des hommes les uns vis-à-vis des autres, c'est-à-dire lorsqu'elle sort de la spéculation économique, philosophique, technique, pour réinstaller l'homme dans une liberté originelle dont les dieux et les chefs, avant les idéologues l'ont dépouillé.

Nous n'en sommes pas là! L'aliénation de l'homme continue. Sur le travail humain un profit est toujours perçu, profit qui maintient les avantages de la classe privilégiée et qui, lorsqu'il est distribué à tous sous forme d'investissements d'intérêts généraux, l'est de telle façon que s'il modifie les conditions d'existence des classes pauvres, il ne touche en rien aux différences qui marquent les frontières de classe. Disons que la révolution économique permet d'installer les classes laborieuses le moins mal possible dans un système d'exploitation de l'homme aux allures rendues moins rébarbatives par l'acquis technique et scientifique de notre époque. Disons, si l'on veut, que les nécessités d'un personnel technique qualifié permettent des mutations entre les classes, c'est-à-dire l'accession de certains prolétaires aux classes dirigeantes. Mais de toute façon, cette politique qui fut également celle de feu le capitalisme libéral, a été la politique de toutes les classes dirigeantes depuis des millénaires et en particulier celle que l'Empire romain appliqua aux esclaves les mieux doués. Appliquée aujourd'hui sur une échelle plus vaste, elle ne modifie en rien le mécanisme du profit que Constantin Pecqueur démontra le premier et qu'ensuite toutes les écoles socialistes popularise-ront.

CE QUI A CHANGÉ: CE SONT LES OUTILS DONT SE SERT LA CLASSE DIRIGEANTE

Deux éléments nouveaux ont profondément modifié, voire troublé, les analyses auxquelles s'étaient livrés les économistes se réclamant du socialisme et qui se penchaient sur les systèmes qui avaient le profit pour base. Le premier de ces éléments c'est l'accélération extraordinaire des techniques, le second c'est la nouvelle méthode qui permet aux classes dirigeantes actuelles de percevoir le profit et le perpétuer. Et ces deux éléments qui caractérisent l'économie en mouvement, ont eu pour jeter un rideau de fumée entre leur projet et les hommes, un même auxiliaire: le mot qui, forgé au rythme humain, n'a pas pu suivre la cadence et sert aujourd'hui de merveilleux instrument de camouflage pour masquer la société on gestation.

Et un des drames de notre temps est la rapidité avec laquelle les techniques évoluent sous la poussée des découvertes scientifiques. Autrefois, les sociétés construites sur les connaissances de leur époque duraient des siècles. Les hommes alors se penchaient sur les problèmes que leur posaient ces sociétés et définissaient ces problèmes à l'aide de formules et de mots. Et patiemment, des générations, armées de l'acquis que leur léguaient les philosophes et les économistes qui les avaient précédés, enseignaient aux jeunes générations les *«formules magiques»* de leur libération. Aujourd'hui, la cadence d'accélération des techniques ne permet plus ce lent travail de maturation et cet effort pour l'éducation qui fut la tarte à la crème

du romantisme révolutionnaire. Les mots, les pauvres mots, les formules ne suivent plus la cadence et déjà dépassés depuis longtemps, ils servent encore aux hommes pour proclamer leur espoir, alors que le rythme les a déjà dépouillés de leur signification. Socialisme, démocratie, révolution, liberté! Mais regardes donc ce qu'on a fait de leur contenu! Et les hommes s'accrochent à eux, faute d'autres, alors que socialisme est devenu synonyme de Russie communiste et que liberté est devenu celui des États-Unis capitalistes. L'homme ne suit plus l'évolution des choses et tels les militaires, toujours en retard techniquement d'une guerre, le philosophe n'a pas fini de déceler les rapports de l'évolution économique sur la condition humaine que la solution qu'il entrevoit est déjà dépassée.

Le second élément qui jette le désarroi dans le jugement que porte le mouvement ouvrier sur l'économie actuelle, c'est la méthode de perception du profit des classes dirigeantes actuelles. Le grand capitalisme libéral est en voie de disparition au profit soit du capitalisme d'État, soit du capitalisme de société et, dans un cas comme dans l'autre, le profit est perçu sous la forme d'un sursalaire ou d'avantages consentis soit par l'État soit par les sociétés, et sans que ce profit soit compensé par le risque que court le capital engagé. Lorsque les membres des classes dirigeantes qui touchent le profit sous la forme d'un sursalaire ont également un capital important, celui-ci est *«gelé»*, c'est-à-dire inaliénable et le profit également *«gelé»* sous la forme des sursalaires reste indépendant des fluctuations économiques nationales. Et on peut voir des entreprises faire faillite sans que le salaire de leur directeur général ni le capital investi ne soient touchés, le revenu national faisant les frais des risques courut soit par l'État, soit par les sociétés garanties directement ou indirectement par celui-ci.

La techno-bureaucratie qui résulta de cette situation particulière constitue la nouvelle classe dirigeante et elle n'est pas différente des classes qui l'ont précédée. Elle possède ses éléments dirigeants, les hauts technocrates des administrations, et la *«piétaille»*, comme autrefois la féodalité, à côté des princes, possédait ses chevaliers et ses barons qui justifiaient le système. La lutte du véritable salarié s'en trouve faussée et aujourd'hui, nouvel abus des mots vidés de leur sens, les partis de gauche comme les syndicats font appel à ces néo-*«prolétaires»* qui, eux, sont *«dans le vent»*, qui *«savent»*, pour diriger leur politique et leur tracer des plans de *«socialisation»*. C'est incontestablement la plus jolie escroquerie que les mots ont réussie depuis le début du siècle.

CE QUI SE PRÉPARE: LA CONVERGENCE!

Dans le contexte qui précède, j'ai parlé de systèmes. Aujourd'hui, deux de ceux-ci nous sont présentés, définis par des mots qui ont perdu leur sens: c'est le capitalisme d'État que justifie le marxisme retouché, c'est l'État capitaliste au libéralisme de plus en plus planifié. Il faut bien le dire, trop de nos amis en sont restés aux divergences qui existaient en 1917 entre ces deux mondes. Être de son temps, c'est débarrasser les faits des mots creux. Ces deux systèmes sont basés sur le profit, c'est-à-dire sur une partie de la valeur de l'objet fabriqué détournée en faveur d'une classe dirigeante, quels que soient d'ailleurs les mots qui recouvrent l'opération. Et c'est cela LA CONVERGENCE de ces deux mondes en marche dans un sens opposé vers un type de société uniforme. Petit capitaliste, petit technocrate, puissant directeur de trust. Petit permanent de parti et membre du bureau politique avec entre ces deux extrêmes toute une hiérarchie de gens qui ne possèdent pas effectivement le capital, mais qui jouissent de son usufruit, sans courir de risque majeur, car l'État américain, pas plus que le russe, ne peut laisser une liberté réelle aux pétroles du Mexique ou du Caucase, même s'ils emploient des mots différents pour justifier leur emprise sur cette industrie.

Libéralisme du communisme russe! Planification du capitalisme américain! La voila LA CONVERGENCE vers la création d'économies disparates dans leur aspect extérieur, mais qui tendent à se rejoindre dans leur aspiration profonde, la création d'une économie qui va se trouver devant l'autre problème majeur de notre temps créer l'homme qui s'adapte à cette économie, cet homme qu'on veut créer à l'Est comme à l'Ouest, c'est l'homme de l'accélération des techniques, l'homme qui s'insère dans cette accélération sans prendre le temps du pourquoi de cette accélération, simplement occupé à prendre la cadence, la pensée à l'Est comme à l'Ouest étant réservée aux classes dirigeantes. Et voilà la vérité de notre temps et ces deux systèmes peuvent bien lutter pour l'hégémonie du monde avec des mots comme socialisme ou liberté, mots qui ont été, à grand renfort de dialectique, vidés de leur contenu. Ils sont de même facture et leur différence n'est pas plus importante que celle du boucher ou du charcutier qui, pour un profit similaire, proposent de la vache ou du cochon au client béat.

CE QU'IL FAUT ÊTRE? DE SON TEMPS

Mais on n'a peut-être pas encore bien compris quel est le ressort qui a poussé ces deux systèmes vers

la convergence. Ce ressort, c'est la production. La nécessité de produire toujours plus s'est imposée aux deux systèmes par des voies différentes qui se sont rejointes. A l'origine, le mouvement ouvrier a inscrit la production intensive à son programme pour donner aux travailleurs libérés du système du profit les objets nécessaires. Ensuite, le capitalisme a inscrit la production intensive pour donner à la classe ouvrière une médiocre aisance, garantie efficace contre les révoltes *«sauvages»*. Enfin, l'État russe comme l'État américain ont développé cette production non plus pour enrichir leur prolétariat respectif, mais pour augmenter leur puissance en vendant cette production à des peuples maintenus en dehors des évolutions techniques.

Aujourd'hui, la cadence de l'évolution des techniques va encore accroître la production. Si l'homme entrave cette production par sa lenteur à suivre, alors l'État modifiera l'homme, le créera sur un type adaptable aux cadences infernales. Ce n'est plus le système pour que l'homme s'installe à son aise dans la société, c'est la matière, triomphant de l'humain. Être de son temps, c'est comprendre que le succès prodigieux d'un certain socialisme est dépassé et que l'avenir du socialisme moderne est aujourd'hui de défendre l'homme avant qu'il ne soit broyé par la machine. Le capitalisme d'État, le socialisme f Etat, la main gauche et la main droite d'un même corps sont arrivés au point saturation. Soyons-en certains et au besoin réfléchissons sur l'écroulement des grands empires proto-historiques. L'avenir est aujourd'hui conditionné par un inversement total du socialisme jusqu'alors projeté par le marxisme vers le centralisme. Être de notre temps, c'est se démarquer absolument des deux systèmes qui se proposent au monde. Être de notre temps c'est refuser le mot vide. C'est donner aux choses les termes qui leur conviennent, c'est écarter les slogans, les habitudes, les mythes qui ne répondent plus aux réalités.

Oui, il faut nous différencier de ces deux systèmes si nous ne voulons pas, lorsqu'ils s'écrouleront, victimes de leur gigantisme, comme d'autres civilisations se sont écroulées, minces par le même gigantisme, ÊTRE ENTERRÉS SOUS LEURS RUINES.

Le socialisme libertaire veut être de son temps, comprendre son temps. Alors, il lui suffit d'être lui-même, car le temps du socialisme libertaire est venu. Le temps de la défense de l'Homme contre les systèmes est venu. Nos pères ont crié aux travailleurs qu'il fallait construire une société qui donne à tous les hommes leur pain quotidien et ils avaient raison. Aujourd'hui, les anarchistes crieront aux travailleurs que l'homme est la seule matière première essentielle de l'humanité, que rien ne peut se faire que par lui, que les rêves les plus merveilleux comme les constructions les plus gigantesques ne se justifient que parce qu'il peut ou les réaliser ou rendre compte de leur existence et que pour protéger l'homme devant l'agression des systèmes tous basés sur le profit, c'est-à-dire sur l'aliénation de l'homme, il n'existe qu'une économie, qu'une morale, qu'une philosophie.

Cette économie, cette morale, cette philosophie, c'est l'anarchie; car seule l'anarchie peut protéger l'homme emporté par les cadences infernales déclenchées par des apprentis sorciers auxquels l'Histoire réserve une place voisine de celle des constructeurs de Ur en Chaldée.

Maurice JOYEUX